

J.J. Baron

# Le mangeur d'âmes

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© J.J. Baron, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

# Prélude

Il était 8 h 55 et ville Lasalle au mois d'octobre, semblait tôt dans la noirceur et l'automne laissait tranquillement place à l'hiver qui arrivait. La jeune femme brunnette quitta le magasin d'épicerie à grande surface, les bras chargés de sacs remplis de provisions. Elle eut un léger frisson malgré le manteau qui la couvrait, et à chaque expiration, un nuage de buée sortait de sa bouche. Le temps s'annonçait particulièrement froid cette nuit, sur la métropole. Ayant déjà ses clés dans une main, elle peina à déverrouiller la portière de son auto, le poids des paquets à son poignet, nuisant. Elle parvint enfin à ouvrir, et une fois les victuailles déposées sur le côté passager, s'assit confortablement sur son siège. La Toyota Corolla 2012 démarra au premier essai, et la conductrice embraya en marche avant. Elle dirigea son véhicule à travers le stationnement, longeant les façades des autres commerces. Elle ralentit devant les vitrines d'une pharmacie, ne voyant venir aucune auto, s'engagea sur la rue Raymond direction sud. La jeune femme roula sur l'artère, et jeta un vif coup d'œil aux arbres bordant la voie, dépourvus de presque toutes leurs feuilles. Elle serra les lèvres de dépit, constatant que l'hiver, la saison qu'elle détestait approchait à

grands. La demoiselle arriva à l'intersection de Raymond et George, et fit une halte, signalée par un panneau octogonal. Elle tourna le volant vers la droite, faisant avancer sa voiture sur la nouvelle rue, jusqu'à un second arrêt, coin trentième Avenue. Son clignotant indiqua aux autres automobilistes son intention de virer à gauche, ce qu'elle fit après avoir laissé passer un véhicule roulant en sens inverse.

Elle s'engouffra presque aussitôt dans une allée, partiellement occupée par une Ford Mustang 2010.

Un sourire apparut sur son visage, constatant que la porte d'entrée ne soit pas verrouillée à son arrivée, avec tous ses sacs à la main. Elle déposa le tout sur l'îlot de la cuisine, qui faisait aire ouverte avec le grand salon et le vestibule d'accès. La femme brunette commença à retirer son manteau long descendant à mi-cuisse, quand une voix retentit dans la maison.

— Chérie, c'est toi?

— Merci d'être venu m'aider avec l'épicerie, Bob. Critiqua la femme dans le début trentaine, rebroussant chemin afin d'aller accrocher le survêtement dans la penderie d'entrée. Un homme sensiblement du même âge, aux cheveux noirs, fit son apparition dans le salon, habillé d'un t-shirt et d'un pantalon pyjama.

— Je suis désolé, mon cœur... J'étais occupé à faire couler ton bain. Lança-t-il pour sa défense, tout en se collant contre la jolie demoiselle. Il l'embrassa gentiment sur les lèvres et lui ôta le veston, qu'il pendit lui-même dans le vestiaire, sous le regard amusé de sa compagne.

— Mais qu'est-ce qui sent si bon? Demanda-t-elle, son attention subitement attirée vers la cuisine. Elle remarqua la mijoteuse sur le comptoir, qui dégageait dans l'air ambiant, un doux fumet appétissant.

— Ça, c'est une surprise... Je savais que tu terminerais tard ce soir, alors je t'ai préparé un petit repas que tu aimes. Répondit-il en prenant Catherine (car c'était son nom) par la taille, tout en lui bécotant la bouche. Collé l'un contre l'autre, Bob forçant sa conjointe à reculer lentement, tandis qu'il tirait sur la fermeture éclair, afin de lui retirer sa jupe grise. Tranquillement, il la dirigea hors de l'aire ouverte, pour emprunter le couloir menant aux chambres.

— Attends... L'épicerie, je dois aller ranger tout ça. Ricana-t-elle en feignant repousser l'homme, qui maintenant s'affairait à lui déboutonner sa blouse blanche, continuant de la couvrir de baisers.

— Je m'en occuperai mon cœur... Toi, pour l'instant, c'est là que tu vas. Répliqua gentiment Bob, tournant doucement Cath par les épaules, l'obligeant à regarder l'intérieur de la salle de bain. La baignoire en coin était emplie d'eau fumante avec de la mousse flottant à la surface. Les flammes des chandelles toutes grandeurs, disposées autour du bassin, dansaient et éclairaient partiellement la pièce, lui donnant un aspect chaleureux et relaxant. La jeune femme porta ses mains à sa bouche, les yeux légèrement écarquillés devant l'agréable surprise.

— Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait, pour mériter tout ça?

— Ton boulot, te submerge trop au bureau. Je me doutais que tu oublierais. Ajouta Bob, en se collant dans le dos de Cath, et en la serrant fort dans ses bras. Puis lui chuchota doucement quelques mots à l'oreille. — Aujourd'hui, cela fait sept ans que nous sommes ensemble, ma belle Catherine.

Elle se retourna entre ses membres et l'embrassa longuement, l'étreignant énergiquement, tout en lui caressant les cheveux.

— T'es un amour d'homme, tu savais ça?... Et c'est pour tout ça, et plus, que je t'aime tant. Avoua-t-elle en lui donnant un dernier baiser tendre. Son conjoint la repoussa gentiment et lui tapota les fesses, quand elle se détourna.

— Allez, va relaxer, je me charge du reste. Dit-il, toujours planté sur le seuil de la porte, admirant la brunette ôter ses vêtements. Pour le taquiner, elle lui lança sa brassière blanche, qui atterrit sur son épaule droite. Il examina avec envie le corps nu de la jeune femme qui s'engouffra avec un sourire de satisfaction, dans l'eau chaude réconfortante. Il la regarda s'adosser contre le côté incliné du bain, et fermer les yeux, gardant sa moue heureuse au visage. Bob retourna près de l'ilot, laissant sa dulcinée seule apprécier ce doux confort. Il se mit à vider les sacs de provisions, en fredonnant un air, qui se voulait romantique. Chaque item trouva sa place, soit dans le congélateur, comme la viande, dans le frigo, comme le lait et le beurre, boissons gazeuses et le reste dans le garde-manger. Il ne put s'empêcher de prendre une torsade de réglisse aux fraises, et se la fourra entre les dents. Une fois le rangement terminé, il plia soigneusement les sacs, et en se retournant, lâcha un cri de stupeur. Il eut instinctivement un mouvement de recul, échappant

du même coup ce qu'il avait entre les doigts. Là devant lui se tenait une personne capuchonnée avec une hachette dans sa main droite. Malgré la pénombre occasionnée par le vêtement, Bob reconnut le visage de l'individu.

— Steve... Calvaire, tu m'as fait peur... Bordel, ouf... Comment t'es entré? Lança-t-il, une paume sur la poitrine, et reprenant ses esprits, mitraillant son voisin du regard. L'interpelé se releva la capuche de son polar noir, découvrant un crâne dégarni, laissant une couronne de cheveux grisonnants sur les côtés.

— Excuse-moi Bob... J'te ramène ta hache, que je t'ai empruntée avant-hier. Rétorqua le dénommé Steve, en ricanant un peu. Il aida le jeune homme à ramasser les sacs, et lui tendit l'outil, une fois debout.

— Tout va bien, Bob? Fit une voix féminine qui provenait de la salle de bain.

— Ça va Cath... Tout va bien. Assura-t-il en élevant la parole. Il débarrassa son voisin de la hachette, et l'invita d'un geste à le suivre vers la sortie. — Merci, de me l'avoir rapportée, Steve.

— Ça sent drôlement bon ici... Qu'est-ce que Catherine a préparée ce soir? Questionna l'individu au polar noir, qui reniflait l'arôme de longes de porc, patates et légumes, qui flottaient dans l'air. Bob mit sa main droite dans le dos de Steve, le poussant presque, jusqu'à la porte.

— C'est moi qui ai tout fait... Une surprise pour Cath. Dévoila-t-il, souriant à contrecœur à l'adresse de son voisin

curieux. — Merci, encore pour la hache.

Il ouvrit le battant, et l'homme dans la cinquantaine, tout en passant le seuil, fouilla sournoisement dans un bol de friandises, reposant sur une petite table, près de l'issue. Il enfonça rapidement ce qu'il venait de dérober dans l'une des poches de son polar. Bob serra les lèvres, en le regardant s'éloigner, puis claqua la porte, et s'assura bien de la verrouiller. Ensuite termina enfin sa besogne initiale, en glissant les sacs et l'outil dans le garde-robe d'entrée. Il retourna à la cuisine, tira un tiroir, et en extirpa une nappe pliée, qu'il déploya sur la surface de la table. D'une des armoires vitrées, choisit deux coupes à vin, qu'il plaça face à face sur l'égal, ainsi que des serviettes jetables et y disposer les ustensiles bien en évidence. Du frigo, il sortit un grand bol, contenant une salade, préparée plutôt et le déposa au centre.

Catherine se mit ses cheveux en toque, afin d'éviter de les tremper dans l'eau savonneuse. Les bulles minuscules du bain moussant, débordaient légèrement sur les bords de la baignoire, cernant de leurs tentacules bulbeux, quelques chandelles odorantes. Elle s'étira une main, ramassa le savon de son socle de céramique, et commença lentement à se frotter un bras. Tout en glissant la barre parfumée sur sa peau, elle regardait les ombres danser et louvoyer sous la clarté vacillante des bougies. La jeune femme lava son corps, puis entreprit de nettoyer ses jambes hors de l'eau en les pliant vers elle le pied pointé. Elle adorait les surprises que lui faisait Bob, et savait déjà la façon de récompenser son amoureux au moment d'aller au lit. Sans qu'elle ne s'en aperçoive, et malgré les lueurs des chandelles, la pénombre assombrit légèrement plus, la pièce. Elle tira le bouchon, et se redressa avec de la mousse collée à la peau, tendit

une main et prit une serviette suspendue près du bain. Cath s'épongea entièrement et sortit de la baignoire en mettant les pieds sur le tapis douillet. Elle laissa tomber négligemment le linge sur le support, et empoigna le vêtement qui reposait sur le dossier de la chaise à maquillage. Elle sourit en regardant le déshabillé noir, qui pendait au bout de ses doigts. Elle l'enfila doucement, puis passa un peignoir de satin sur ses épaules. Catherine tira le siège et s'assit devant le miroir, défit sa toque, ensuite, se brossa méticuleusement les cheveux. Elle admira une dernière fois son reflet, satisfaite, replaça le banc et se dirigea vers la porte.

En ouvrant le battant, elle vit que la maison était complètement plongée dans l'obscurité. Instinctivement, d'où elle se tenait, regarda par la fenêtre de la salle de bain, et remarqua qu'il faisait nuit noire dehors. Habituellement son voisin Steve laissait constamment une lumière éclairant balcon et cour. Rien, le noir total.

— Bob?... Tu es là?... Bob? Aucune réponse ne vint, tout était anormalement silencieux. Elle retourna à l'intérieur et agrippa une grosse chandelle, puis franchit le seuil, marchant lentement. — Bob?... Que fais-tu?

Toujours pas de réplique de son conjoint, à la lueur de la flamme, elle entra dans l'aire ouverte composée de la cuisine, et du salon. Personne. Cath sentit un léger courant d'air, qui attira son attention vers la porte-patio, grande ouverte. Elle s'y rendit mesurant ses pas, pour ne pas heurter un objet ou simplement glisser sur la céramique. Elle mit la main sur la poignée, tout en jetant un coup d'œil à l'extérieur.

— Bob?... Es-tu là-bas? Fit-elle en scrutant la cour entière. Rien. La jeune femme referma la porte vitrée et la verrouilla. Elle s’avança auprès de l’îlot central et n’y trouva qu’une bouteille de vin non ouverte et le tire-bouchon tout à côté. Elle s’étira le bras, espérant éclairer la vaste aire intérieure, malheureusement la chandelle n’illuminait qu’à peine un mètre de diamètre alentour. Toute la maison restait plongée dans le noir opaque, sauf ce que la flamme de la bougie révélait. Catherine parcourut prudemment le salon, contournant les meubles, et s’arrêta devant la baie vitrée. Le quartier entier, semblait envahit par l’obscurité, pas une seule lumière nulle part, pas même chez les voisins d’en face. Certains d’entre eux, imitait la jeune femme, car celle-ci, voyait de la lueur diffuse bouger dans des résidences.

— Bob? Dit-elle plus fort en élevant la voix, ses yeux scrutant la noirceur. Toujours rien. — Je ne trouve plus ça drôle Bob, réponds-moi s’il te plaît.

Pas de réaction. Silence total. Elle rebroussa chemin retraversant le living, et renversa par inadvertance la cire fondue accumulée sur le tapis, s’aspergeant légèrement un pied. Elle s’immobilisa, et eut une petite grimace occasionnée par la douleur bénigne de la résine chaude.

— Christie d’marde! S’exclama-t-elle en voyant sous la lumière diffuse, la matière grasse qui durcissait. — Maudit... Bob, là, ça va faire, arrête ton niaisage... C’est pu drôle pantoute.

Son conjoint gardait obstinément le silence absolu, et cela commençait à franchement lui tomber sur les nerfs. Cath passa à

proximité de la table montée, y jetant un rapide coup d'œil et réintégra le couloir, pour se rendre à sa chambre à coucher. Elle stoppa au pas de la porte, tentant de discerner quelque chose dans la pièce, et dans son dos, une ombre franchit le corridor. Elle se retourna prestement, se sentant instinctivement épiée, par une présence. La flamme n'éclairait qu'une coursive vide, personne, seul fait inhabituel, l'issue menant à la cave était entre-ouverte.

— Bob, si c'est toi, arrête, s'il te plaît... Ça a assez duré comme ça. Uniquement le silence frappa le tambour de son tympan. La colère commençait sérieusement à la gagner, et cette maudite noirceur qui perdurait n'aidait en rien. La soirée avait pourtant bien débuté, mais lentement tournait péniblement au vinaigre. Catherine se demandait comment un homme de trente-cinq ans pouvait s'amuser à des jeux aussi insignifiants et enfantins. Elle se rendit au battant, et le poussa, permettant ainsi à la bougie d'illuminer un escalier menant à l'étage inférieur. Sur un côté de mur de la déclinaison était fixée une tablette basse, sur laquelle reposaient, des gants, deux tournevis et un marteau. Au-dessus était suspendus à des crochets, un gilet de laine et un veston de travail.

— Bob, pour la dernière fois, arrête tes stupidités, j'en ai assez. Encore et toujours rien. Elle amorça sa descente, très lentement, l'oreille tendue, ses doigts retenant son peignoir lâchèrent prise, pour se refermer sur le manche de l'outil. — T'es ben mieux de faire attention à ce que tu vas faire, parce que j'ai le marteau dans la main... T'es ben averti.

Regardant tout autour, Catherine ne percevait que l'obscurité, et après quelques pas, atteignit l'établi de travail de son compagnon. Elle y déposa la chandelle, dont les coulisses

allaient bientôt brûler ses doigts fins. Elle ouvrit un tiroir, sachant que Bob y remisait une lampe-torche, pour les moments comme celui-ci. Elle actionna le bouton qui alluma la torche, qui à son grand bonheur, éclairait beaucoup plus loin et plus clairement le sombre sous-sol. Rapidement, elle pointa le rayon tout autour, étirant les ombres jusqu'à leur donner une forme abstraite. Rien. Le pied de l'escalier arrivait au centre de la cave, ce qui permettait à son conjoint de se dissimuler derrière les marches fermées et des armoires à outils installées tout contre.

— Je sais que tu es ici, maintenant arrête de faire l'enfant et allons manger notre repas. Je crève de faim. Encore une fois son amoureux préféra garder le silence, mais un frottement de semelle sur le ciment dévoila sa position, sur la gauche. Cath braqua sa lampe à l'endroit de où provenait le son, et ne vit rien, pas même une ombre. — Bon okay... On finit ton p'tit jeu de cache-cache, et ensuite on va manger.

Elle s'éloigna de l'établi, abandonnant le marteau et marcha d'un pas rapide, tout en éclairant le plancher, pour ne pas blesser ses pieds nus. Elle contourna le large meuble, renfermant des outils de Bob, puis se retrouva de l'autre côté. Rien à première vue, n'indiquait une présence, quand elle stoppa net, devant une grande tache foncée, subitement apparue sous le rayon lumineux. Elle s'approcha doucement, les sourcils froncés, la torche toujours braquée sur la mare visqueuse, et soudainement une goutte y plongea créant quelques ondulations. Elle releva sa lampe et le trait de clarté éclaira le corps de Bob maculé de sang, pendu par le cou à une poutrelle du plafond inachevé. Son visage était d'une blancheur effrayante et un trou béant perçait sa poitrine. Catherine hurla à s'époumoner à la vue de cette scène horrible et sous la panique fit volte-face pour

tomber nez à nez avec un individu ayant une figure indescrivable. Elle n'eut pas le temps de réagir, ou de crier, l'intrus lui balança un solide uppercut, qui la mit K.O..

# Chapitre 1

Une berline gris clair à quatre portières trouva un endroit pour se garer, entre un véhicule civil et une auto-patrouille de la police de Montréal. Un homme dans la trentaine sortit de l'automobile, et se mit à remonter cette portion de la trentième avenue. Il mesurait environ un mètre quatre-vingt, cheveux sombres, le teint encore légèrement bronzé et portait un complet cendré foncé sous un long trench-coat noir. La rue était bondée de voitures de police banalisées et marquées. Quelques-unes avaient les gyrophares allumés, dont la camionnette des enquêteurs en scène de crimes, sans oublier la fourgonnette du coroner, stationnée en double file, près du drame. Des policiers en uniformes tenaient à distance les visiteurs curieux qui s'attroupaient sur les lieux. L'homme au trench noir se fraya un chemin parmi les badauds, et exhiba son insigne de la Sûreté à l'agent, qui lui bloquait le passage. La voie libre, il continua sa marche, longea un camion de la compagnie électrique Hydrobec et grimpa sur le trottoir. Un ruban pour limiter l'accès à la scène avait été installé pour couvrir tout le périmètre avant de la maison. Des officiers entraient et sortaient de l'habitation, il se faufila sous le cordon jaune, et fut forcé de montrer de nouveau son badge, devant un policier qui le hélait. Il foula le pavé menant au domicile, et croisa un homme portant un costume bouffant blanc, qui lui lança des pantoufles de papiers, prises dans sa mallette. Arrivé au seuil, il chaussa les babouches avant

de pénétrer sur la scène de crime.

Il s'arrêta dans l'allée entre le salon et la cuisine, conjointes dans une aire ouverte, et examina consciencieusement ce qui l'entourait. Rien d'anormal du côté du living, tous les meubles semblaient à leurs places. Par contre dans la cuisine comprenant l'espace pour manger, la table était recouverte d'une nappe, sur laquelle reposaient des ustensiles couchés sur des serviettes jetables et deux coupes. Sur l'îlot, il voyait une bouteille de vin encore scellée et son tire-bouchon tout près. Un technicien s'affairait à relever les empreintes sur le flacon, tandis qu'un second expert s'occupait du salon. Il contourna le meuble de l'autre côté, afin de ne pas nuire au spécialiste, et s'arrêta devant la mijoteuse, que quelqu'un eut la gentillesse de débrancher. Rien de particulièrement suspect n'apparaissait sur le comptoir, pas un seul objet n'avait bougé, à première vue. Par simple curiosité, à l'aide de gants de nitriles, il souleva le couvercle de la mijoteuse et émit un petit son d'appréciation.

— Tu ne trouveras rien là-dedans, vieux. Fit une voix dans son dos.

— Pardon? Rétorqua-t-il en replaçant la pièce vitrée sur son socle, tout en se tournant vers interlocuteur. Le sourire de l'inconnu disparut, se rendant compte de son erreur. Un homme d'environ un mètre quatre-vingt-cinq, de corpulence moyenne, avec des cheveux blonds. Il devait se situer à la fin de la trentaine début quarantaine, et était affublé d'un costume sombre.

— Désolé, je croyais que vous étiez de la maison. Se reprit-il manifestement un peu mal à l'aise.

— C'est okay. Dit simplement le trench noir, en s'approchant du nouveau venu, il lui tendit une paume, et de l'autre arbora encore une fois son insigne. — Sergent-détective Ricardo Marconi de la Sûreté Provinciale.

L'homme au costume foncé retira son gant bleu de nitrile, et serra la main offerte, affichant un sourire amical.

— Paul Malloy, sergent-détective, crimes majeurs, SPCM. (Service de Police de la Cité de Montréal.) Vous êtes ici pour les victimes?... Venez suivez-moi, ils sont en bas.

Marconi emboîta le pas de son collègue de Montréal, il en profita pour enfiler ses gants bleus. Mais avant d'entamer la descente d'escalier, il tapota sur l'épaule du policier.

— Vous avez trouvé quelque chose de particulier dans le reste de la maison? Demanda-t-il en pointant du doigt le fond du couloir.

— Non rien pour le moment... À part que l'une des victimes a pris un bain avant le drame, sûrement la femme. Paul lui fit signe de le suivre, et les deux s'engagèrent dans l'escadrin. En bas, d'autres techniciens travaillaient à relever des empreintes et amasser des échantillons de toutes sortes. Ricardo marchait au côté de Malloy, et scrutait minutieusement le sous-sol, quand une tierce personne, un homme fit son apparition au détour de grandes armoires.

— Te voilà, toi... Le légiste voudrait amener les corps, moi, j'ai tout ce dont j'ai besoin. Fit le gros individu à l'adresse de son partenaire au complet sombre. Il avait la cinquantaine avancée, un mètre quatre-vingt, cheveux et moustaches

grisonnantes. Il était bedonnant et un pan de sa chemise sortait de ses pantalons noirs. À cause de sa carrure, son veston brun paraissait beaucoup trop petit pour sa taille.

— J'aimerais voir les corps avant, si ça ne vous pose pas de problèmes. Articula poliment l'agent provincial, tendant une paume au nouvel arrivant. — Sergent-détective Ricar...

— Ouais, ouais, je sais qui tu es. Coupa sèchement le gros homme en remontant son pantalon, et ignorant volontairement la main offerte. — On nous a dit qu'un gars de la Sûreté viendrait... C'est par icitte.

Malloy regarda Ricardo avec un air de dépit à l'encontre de son partenaire, lui signifiant de ne pas faire attention aux mauvaises manières de l'inspecteur bedonnant. Les deux corps étaient là, pendus par le cou à des entre-croises de poutrelles du plafond ouvert, les bras ballants, derrière la descente d'escalier fermée. La femme était complètement nue, tandis que l'homme était torse nu seulement, et leurs dépouilles dégoulaient de sang. Ce qui attirait l'intérêt des enquêteurs était ce que les deux victimes avaient de similaire, sur leurs poitrines, une grande étoile, gravée dans leurs chairs à l'aide d'un objet tranchant. Au centre du pentagramme, un trou béant d'où apparaissaient les entrailles internes du malheureux couple. Un technicien penché au-dessus d'une mare de sang, ramassait ce qui ressemblait à de la peau et un os, pour les déposer dans un sac de plastique. Marconi fit le tour des cadavres, les examinant attentivement, à la recherche de quelques indices, qui auraient échappés aux policiers, mais ne trouva rien. Les premières constatations révélaient que les malheureux semblaient avoir été étranglés, et pendus par la suite. Le ou les tueurs terminèrent leur besogne,

par un rituel répugnant.

— Que savez-vous sur les victimes? Fit l'italien, qui finissait son étude. Paul sortit un calepin de sa poche de veston, et le feuilleta rapidement.

— Robert Harvey et Catherine Cardinal, selon leur voisin, il est courtier à la bourse et elle est secrétaire dans une compagnie de Montréal... C'est tout ce que nous avons, pour le moment.

— Le mode opératoire est identique, à celui de la rue Antoine-Forestier, à Laval. Finis par dire Ricardo, en retournant auprès de Malloy et son acolyte. — Reste à déterminer si nous avons affaire à un ou plusieurs suspects. S'il est seul, il doit être rudement costaud, car un corps pèse sacrément lourd. Et de quelle façon est-il ou sont-ils entrés dans la maison, et sans être vu des voisins?

— Suis-moi, Sherlock. Répondit bêtement aussitôt le gros homme de sa voix rauque, en tournant le dos à l'agent de la Sûreté. Son partenaire l'agrippa par la manche, l'obligeant de stopper.

— Arrête ton cirque, Mark... Il est ici pour aider, pas pour nuire.

— Je ne fais pas confiance à un Marconi. Grogna le dénommé Mark, en se dégageant le bras sèchement, puis porta son regard coléreux sur Ricardo. — Oui, je sais qui tu es... J'ai fait mes p'tites recherches, quand j'ai su que c'est toi qui venais. J'ai pas confiance en un flic, qui fraternise avec les mafieux... Je t'ai à l'œil, le jeune.

Il lança un dernier regard haineux vers Malloy, et s'éloigna d'un pas rapide. Paul lorgna vers l'italien, et leva les mains, navré de l'attitude contrariante de son collègue. Ricardo pinça les lèvres, et fit comprendre d'un signe de tête, que tout allait bien. Dans son dos, des techniciens avaient approché un escabeau près des victimes et s'apprêtaient à les descendre de leur position précaire.

— Alors, vous venez, ou quoi? Gronda à haute voix le gros Mark, qui devait les attendre au pied de l'escalier. Quelques minutes plus tard, les trois hommes, se retrouvèrent sur le balcon arrière de la propriété. Une partie de la grande plate-forme était couverte d'un pavillon, surmonté d'un toit en toile, qui abritait des meubles de jardin. Des plantes florales dans des récipients décoraient et enjolivaient la galerie. Mark Turbide, de son air maussade, continuait ses explications à l'adresse de Marconi.

— De toute évidence, le suspect est entré par la porte-patio, qui ne devait pas être verrouillée, car des traces de pas et de résidus de boue s'y rendent. Relata-t-il en démontrant du doigt, ce qui ressemblait à des vestiges de semelles, marquées par de petits cônes numérotés jaunes. De la main, il intima Paul et Marconi de le suivre sur le parterre, qu'ils franchirent en se dirigeant dans un coin de la cour. Turbide s'arrêta devant un jardin d'où poussait des légumes, et indiqua des empreintes de bottes dans la terre, et ensuite pointa le haut d'un poteau électrique, près de la clôture. — Notre ou nos gars, ont du front, car ils sont entrés sur le terrain, sans être vus, et ont coupé le courant en déconnectant le fusible qui alimente le transformateur. Les employés d'Hydrobec sont venus rebrancher ce matin, après avoir reçu des plaintes.

— Qui a appelé les secours? Demanda l'enquêteur de la Sûreté.

— Leur voisin, un certain Steve Miron... Il a trouvé bizarre que les voitures des victimes soient encore là, et que la porte avant de la maison, soit grande ouverte. Répondit Paul Malloy en feuilletant son calepin.

— Même façon de faire, qu'à Laval. Révéla Ricardo en regardant le fusible, puis il retira ses gants et les fourra dans une poche de son trench. — Je vais avoir besoin d'une copie de votre dossier, sans oublier le rapport d'autopsie, pour le comparer à celui recueilli à Laval.

— Pas de problème, aussitôt que nous aurons tout réuni, on t'envoie ça. Acquiesça Malloy serrant encore une fois la main de l'agent de la Sûreté. Turbide tant qu'à lui, le dévisagea sévèrement et retourna à l'intérieur de la maison, sans un seul mot. Paul le suivit du regard, en hochant la tête de gauche à droite, avant de dire à Marconi : — excuse-le, il n'est pas toujours comme ça, c'est un excellent enquêteur, mais grognon. Tiens, voilà ma carte, si tu as à me communiquer quoi que ce soit.

— C'est okay, ce n'est pas la première fois que ça arrive, et merci. Répliqua l'italien en échangeant ses infos avec son vis-à-vis. Il fit un dernier signe amical, et quitta la propriété en passant sur le côté de la maison.



Ricardo gara son Ford Escape 2017 bleu contre le trottoir de la rue de Montmagny à quelques mètres de l'intersection du Boulevard des Trinitaires, et descendit de voiture. Il jeta un regard en hauteur, sur l'édifice de six étages dans lequel il habitait, en fit le tour, pour emprunter l'allée principale située face à la grande artère. Il s'y engouffra en tirant une porte vitrée, puis s'arrêta devant une série de boîtes aux lettres. Il joua de ses clés, ouvrit le casier identifié du numéro treize, et en sortit son courrier. Il se débarrassa des circulaires publicitaires dans une petite poubelle dans un coin, puis inséra une clé dans la serrure de la deuxième issue de verre, lui permettant d'accéder au hall d'entrée de l'immeuble. Après avoir franchi quelques mètres dans un corridor, il arriva à un ascenseur et pressa le bouton pour les niveaux supérieurs. À sa grande surprise les portes de la cabine s'ouvrirent aussitôt, il y mit les pieds sans hésiter, et appuya sur le trois. Une fois à l'étage désiré, Ricardo n'eut pas long à marcher, passa un coude et se retrouva devant l'appartement treize. Il tourna la poignée qui ne résista pas, pour enfin pénétrer chez lui, il referma le battant et verrouilla. Il n'eut pas le temps de retirer son trench, qu'un labrador brun fonçait sur lui en aboyant avec la queue branlante.

— Tiens, tiens... On dirait que nous avons de la nouvelle visite, aujourd'hui. Lança Marconi, flattant le chien tout excité, qui cherchait à lui lécher les mains. Malgré les jappements de bonne humeur de l'animal, il entendait un bruit de pas qui se rapprochait dans le couloir.

— Rico, c'est toi? Demanda la jolie châtaine souriante apparaissant à l'encoignure. Elle s'appuya contre le mur, amusée

de voir le labrador, toujours énervé, cerner son conjoint dans un coin de l'entrée. Elle portait un lainage à manches longues crème, et des leggings noirs, qui lui moulaien les fesses et les jambes. — Penses-tu t'en sortir, mon cœur?

— Et comment s'appelle notre nouveau pensionnaire? Questionna-t-il la jeune femme, lui rendant son sourire. Il poussa gentiment le quadrupède, et enleva son trench, pour le suspendre dans le placard. Il décrocha son arme de service insérée dans son étui, et les déposa sur la tablette du haut.

— L'une de mes collègues à la S.P.A (**Société Protectrice des Animaux**), l'a nommé Dusty. Ricardo s'était approché, elle se laissa prendre entre ses bras, et tous deux s'embrassèrent tendrement.

— Dusty?... Ça lui va bien, parce qu'il en déplace de l'air. Répliqua-t-il en ricanant, amusé de voir le chien se coller et tenter de les séparer.

— Ça suffit Dusty, aller coussin. Ordonna gentiment Mélissa, tout en claquant des doigts. Le quadrupède obtempéra aussitôt, et alla s'étendre sur un matelas rond à l'entrée du living, gardant les yeux rivés sur ses maîtres. Elle tira Ricardo tendrement par la main vers la salle à manger. — J'espère que tu as faim, car le souper est prêt.

Tous deux traversèrent le salon, meublé sous une fenêtre, d'un divan et d'une causeuse en cuir brun, d'une table basse, sur laquelle reposaient des magazines, un bol de friandises et des manettes. Contre la paroi d'en face s'érigait une étagère audio-vidéo, ayant les tablettes comblées d'un système stéréo,

d'un lecteur Blu-ray, et dans le plus grand espace d'un téléviseur plat 55 pouces HD 4 K. Des photos du couple ornaient ici et là, les murs du vaste appartement. La salle à manger en question était la partie tuilée de la pièce, faisant aire ouverte avec le living. Elle tira une chaise à l'extrémité de la table, invitant son amoureux à y prendre place. Ensuite, elle prit et lui présenta une bouteille de rouge d'un excellent cru, avant d'emplir les deux coupes se faisant face. Mélissa lui donna un baiser sur le front, et disparut dans la cuisine, pour en ressortir une minute plus tard avec des assiettes. Une fois les plats déposés à leurs places, elle s'installa sur une chaise près de l'italien.

— Du vin, un steak avec champignons et patates au four... Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça? Se moqua sans méchanceté Marconi à l'adresse de la jolie châtaine. Celle-ci se fendit la figure d'un large sourire, tout en haussant ses sourcils.

— J'ai peut-être trouvé ce qu'on recherche. Avoua-t-elle en découvrant des papiers dissimulés sous la nappe près de sa place. Elle lui tendit les documents, et les posa à côté de Rico, qui mâchonnait sa première bouchée de viande. La feuille du dessus, imprimée à partir d'un site internet immobilier, montrait une habitation de briques grises, possédant une allée en pente menant à un garage intérieur. Mélissa le regardait avec enthousiasme, tranchant des morceaux de bœuf, qu'elle avalait presque tout rond.

— Jolie maison, et elle située où? Demanda-t-il simplement, levant ses yeux vers sa conjointe, tout en se fourrant une deuxième bouchée entre les dents.

— Ben, lit. Dit-elle, décontenancée.

— Pour quoi faire, je vois bien que tu veux tout me dire. Tu ne tiens pas en place. Rétorqua-t-il en rigolant, et il ingurgita une gorgée de l'excellent vin.

— Ça se voit tant que ça?... Okay, la maison est de style split, elle a un grand salon à aire ouverte avec la salle à manger qui se trouve un niveau plus haut... Tiens, check les photos. Relata-t-elle en repoussant légèrement son assiette de côté. Elle feuilleta les documents imprimés, afin de lui démontrer ce qu'elle décrivait. — Regarde la jolie rampe qui sépare les deux pièces... Elle a trois chambres à coucher, en plein ce qu'on cherchait, toutes sur le même palier. La descente de sous-sol se trouve à l'entrée, les propriétaires en ont fait, une aire de cinéma, comme c'est écrit ici.

Ricardo dégustait goulument son repas, tout en écoutant Mélissa, emportée par ses explications et sa description des documents de l'habitation. Il la connaissait suffisamment bien, pour savoir qu'elle avait feuilleté et lu ces papiers toute la journée. Elle devait les avoir mémorisés, et en parlait avec passion. Cela faisait déjà plusieurs semaines qu'ils avaient vendu leur premier domicile, et n'ayant rien trouvé, tous deux s'établirent temporairement dans l'appartement dans lequel ils vivaient depuis plus de six mois. Cela l'amusait de la voir agir comme une enfant tout excitée, mais il ne manquait pas un mot de sa conversation.

— Et le plus beau dans tout ça, en plus d'avoir une grande cour. Continua la jeune femme, qui tournait encore les pages, sous les yeux de Rico. — Elle est située en face d'un parc, le Parc George-O'Reilly sur le Boulevard Lasalle, qui longe le